

What's Up



**CHRONIQUES DE L'AGENCE MYOP
NUMÉRO 01**

Maintenir le lien

L'année 2020 restera probablement dans nos mémoires comme une parenthèse amère, un instant de fragilité, une pause de solitude et de repli, une période de doute et de remise en question. Le lien social réduit à peau de chagrin, notre être entier s'est recroquevillé sur sa principale condition biologique, rattrapé par toute sa vulnérabilité originelle. Nous étions seuls face à nous-mêmes, nous vivions au jour présent, au gré des annonces et des spéculations, des injonctions et des interdits.

Chez MYOP, dès le premier jour du premier confinement en mars dernier, nous nous sommes efforcés de maintenir ce lien si précieux qui nous unit à vous depuis quinze ans déjà, travaillant sans relâche pour garder ouverte une petite lucarne sur ce monde tourmenté. Le témoignage photographique a revêtu d'autant plus d'importance ces derniers mois que nombreux étaient ceux qui ne pouvaient plus voir par eux-mêmes, enfermés entre quatre murs et contraints à de timides échappées quotidiennes. En cette période troublée, ce témoignage constitue plus que jamais un rempart aux trop nombreuses fausses informations qui fleurissent çà et là, jusque dans les plus hautes sphères de l'État.

What's Up est né d'une folle envie de partager encore davantage avec vous, malgré la pandémie. Partager nos regards, nos émotions et nos réflexions sur les événements que nous traversons, sur les destins que nous côtoyons. En laissant la parole aux photographes de l'agence, au fil de leurs anecdotes, de leurs récits intimistes, des « petites » histoires dans l'histoire, nous espérons vous emmener un peu plus loin, derrière les images, dans des univers habituellement effleurés au détour d'une conversation de comptoir ou d'une conférence très confidentielle.

Nous faisons société, nous avons besoin les uns des autres. Nous trouverons ainsi toujours les moyens de nous rencontrer. Il serait présomptueux de s'aventurer à deviner ce à quoi cette nouvelle année ressemblera, la crise étant loin d'être terminée, mais tentons tout de même de l'imaginer la plus passionnante possible. Nous vous espérons ainsi une belle année de retrouvailles, une année pleine de vie.

Bons voyages avec What's Up !





1. Reportage

Olivier Jobard témoigne, en [page 6](#), de l'exode massif et du long calvaire des victimes de la guerre du Tigré vers le Soudan voisin, en novembre 2020. Dans les camps qui les accueillent, il fait la connaissance de Johanes, un jeune réfugié qui deviendra son traducteur.

3. Hors-Cadre

Agnès Dherbeys revient, en [page 16](#), sur la photo d'un mystérieux homme en noir qu'elle a prise à la volée à Bangkok en 2010, en marge de la révolte sanglante des chemises rouges. Une image devenue une preuve pour la justice.

5. À suivre

Julien Pebrel travaille sur un projet au long cours en Géorgie, où il habite désormais une partie du temps. Au pied du mont Dali, dans ce sanctuaire des traditions pastorales, Beso, Jemal, Levan Anzor et Simon vivent coupés du reste du monde. À suivre en [page 38](#).

2. Cogito

Julie Hascoët s'interroge sur son rapport à l'image et aux corps alors que le port du masque sanitaire est devenu une norme de vie. Elle explique en [page 14](#) pourquoi elle ne veut pas photographier les gens masqués.

4. Regard

Julien Daniel présente en [page 18](#) ses rencontres avec les jeunes Moscovites de la génération Poutine, celle qui n'a connu que lui, alors que le pays célébrait justement le vingtième anniversaire de l'accession au pouvoir du dirigeant omnipotent. Une plongée dans un monde divisé où l'opposition, étouffée et réprimée, tente malgré tout de s'organiser.

6. Dans l'œil d'Alain

Alain Keler se souvient, en [page 44](#), du Haut-Karabakh, ravagé par la guerre en 1994. Un conflit sans fin, qui a fait encore 8000 victimes en décembre dernier. Il se souvient aussi de ce violoniste qui jouait pour les morts.

7. Retour sur l'Histoire

Olivier Laban-Mattei raconte, en [page 54](#), le dernier jour du photographe Lucas Dolega, tué en Tunisie lors de la révolution de Jasmin, le jour où Ben Ali quittait le pouvoir, il y a tout juste dix ans.

En [page 80](#), le photographe nous embarque avec les Shebabs en Libye, de Benghazi à Syrte, pour un road trip endiablé. Il revient sur la folle odyssée de ces combattants inexpérimentés, engagés volontaires en mars 2011 contre le régime de Kadhafi.

1. Retour sur l'Histoire

Olivier Jobard évoque, en [page 74](#), sa semaine chez Kadhafi, il y a dix ans, invité par le régime libyen avec d'autres journalistes étrangers à observer « l'amour du peuple pour son Guide ». Une opération de communication qui lui a permis d'approcher le dictateur.

L'actu de MYOP

En [page 86](#), l'actualité des photographes de MYOP, leurs expositions, leurs livres, leurs publications.

8. Retour sur l'Histoire

Guillaume Binet était place Tahrir, il y a dix ans, lors des premiers soulèvements populaires. Il raconte, en [page 58](#), la révolution naissante qui s'organise, les premiers affrontements, les veillées et l'occupation de ce lieu devenu symbole de la lutte des peuples.

Un mois plus tard, à Ras Lanouf en Libye, il suivait les rebelles de victoires en défaites, de l'euphorie des premiers jours de la révolution et de l'espoir d'un changement à l'enlisement, au doute et à la peur. À lire en [page 68](#).

9.

Ed Alcock signe la photo de l'édito et la dernière de couverture, toutes deux issues de sa série sur le confinement de mars 2020.

Cliquez sur le nom des rubriques ou sur les [pages en bleu](#) pour accéder directement au sujet concerné.

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.



[Voir l'ensemble de la série](#)

Guerre du Tigré

Sur l'autre rive

Olivier Jobard

Leur vie a basculé en quelques heures. Ils ont tout perdu, tout quitté. Les Tigréens ont été chassés de chez eux par une guerre qui oppose leurs autorités régionales à l'armée nationale éthiopienne. J'ai suivi leur parcours à leur arrivée au Soudan, le pays voisin qui les accueille en tant que réfugiés.

Le 9 novembre 2020 au soir, Johanes est monté sur les hauteurs proches de Humera pour en admirer la vue. Au nord de l'Éthiopie, sa ville resplendit. Il fait bon. L'étudiant en dernière année d'ingénierie textile rejoint ses amis et s'allume un joint. Tranquille.

Soudain, un missile traverse le ciel et explose sur Humera. « J'hallucine. » Johanes décampe pour retrouver sa famille, d'autres explosions résonnent. Les lignes téléphoniques sont coupées, il ne comprend rien. Sa mère et ses sœurs ont disparu. Johanes tombe sur son père, hagard. Les deux s'enfuient avec le flot des déplacés, vers la frontière soudanaise.

Il ne m'a pas confié son histoire d'une traite. J'ai assemblé le puzzle de sa vie entre deux interviews et trois traductions. Johanes, anglophone, est devenu mon traducteur lorsque je suis arrivé au Soudan voisin, à Hamdayet. Je tenais à raconter l'histoire de ces réfugiés éthiopiens d'ethnie tigréenne, qui fuyaient les combats entre l'armée gouvernementale et les rebelles tigréens.

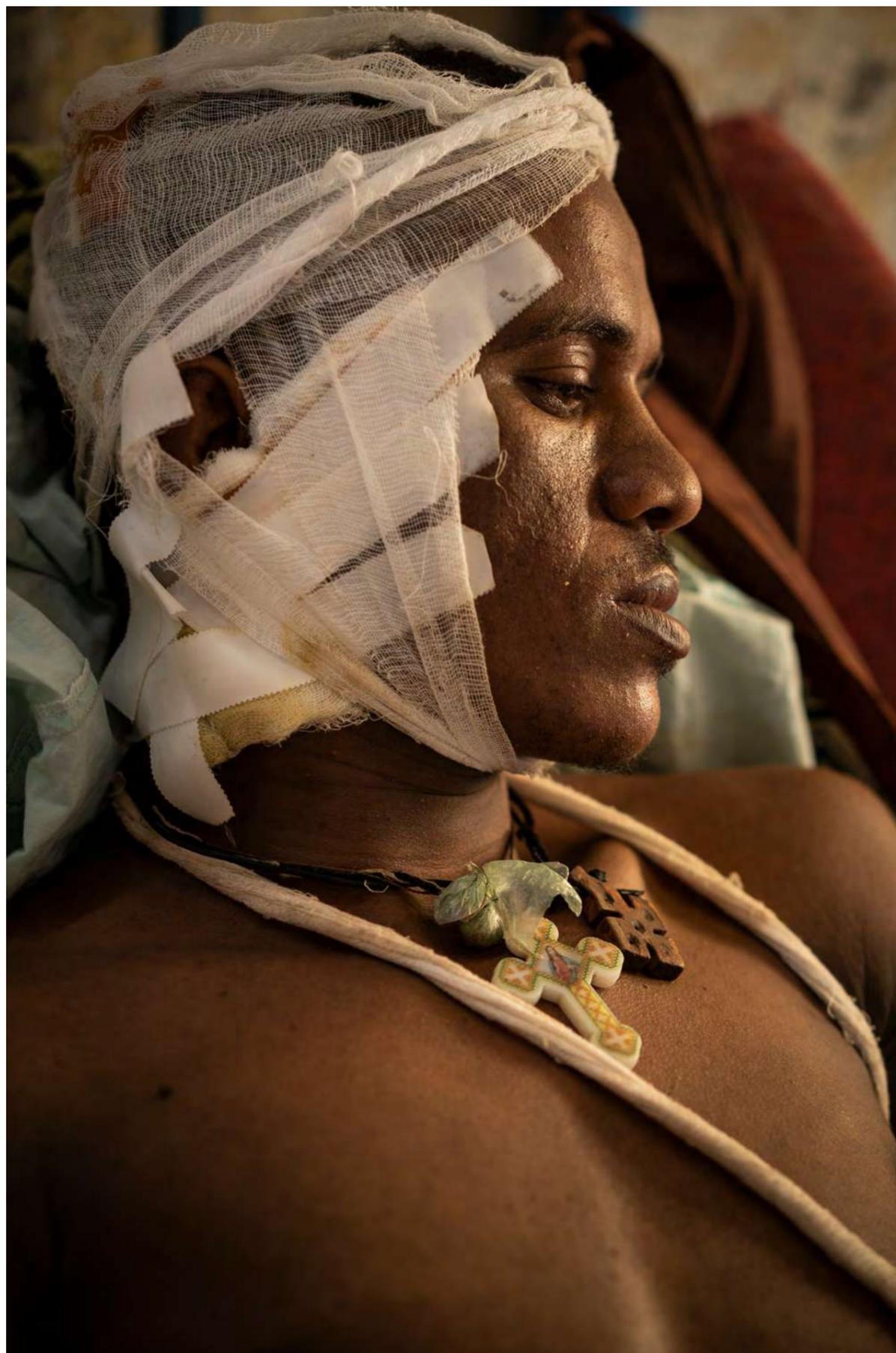
Le contraste est saisissant entre la joie de ceux qui se retrouvent, le soulagement de ceux qui se nourrissent, et le drame absolu qu'ils traversent. Ils portent le deuil et la séparation. Beaucoup ont perdu leurs proches, leurs parents, leurs enfants.

Le temps du réfugié est bien là, dans cette alternance imprévue de hauts et de bas, dans ce contraste des expériences.

La rivière Tekezé le symbolise. D'un côté l'Éthiopie, l'angoisse et la fuite, de l'autre le Soudan, la paix et l'attente navrante. Cette frontière naturelle impose sa permanence. Je sais que la plupart des Tigréens ne pourront plus revenir chez eux.

Durant ce moment de flottement pourtant, ils croient que l'exil est temporaire. Ils n'ont pas pris conscience de leur nouvel état : « réfugié ». Johanes, comme les autres. Ils ont déjà mis le pied dans un imbroglio administratif : s'inscrire sur une liste, être comptabilisé, poser ses maigres biens, recevoir une couverture pour les nuits glaciales, faire la queue pour l'eau potable, pour la nourriture. Monter dans un bus pour un camp en construction dans le désert. La pesanteur se fait sentir. Je les ai accompagnés dans ces prémices d'installation à des centaines de kilomètres de la frontière. Au camp d'Oum Raquba, éloigné physiquement de leur mère patrie, les Tigréens prennent lentement conscience du caractère irrémédiable de leur départ. Je rencontre un Éthiopien qui a fui le précédent conflit, 35 ans plus tôt. On ne sort pas aisément de sa condition de réfugié ou de déplacé. Ils sont 80 millions dans le monde.

« Tu crois qu'on va rentrer bientôt chez nous ? »
Je ne peux pas mentir à Johanes ■



Habrehailey, 21 ans, vient de May Kadra, en Éthiopie. Un « massacre » s'est produit dans ce village, d'après Amnesty International. Habrehailey a été laissé presque mort par des milices liées au gouvernement fédéral. Il pense avoir été pris pour cible en raison de son appartenance ethnique au Tigré. © Olivier Jobard / MYOP





La rivière Tekezé, côté soudanais. Ces mamans laissent derrière elles l'Éthiopie en guerre (en arrière-plan). La plupart des réfugiés du Tigré empruntent ce passage surveillé par l'armée pour entrer au Soudan, vers le camp d'Hamdayet.



Le camp d'Oum Rakuba, au milieu du désert, à dix heures de bus du camp d'arrivée de Hamdayet et trois jours de marche de la première grande ville, le lieu où les autorités soudanaises veulent concentrer tous les réfugiés éthiopiens.



Le camp de réfugiés de Hamdayet au Soudan. Les nouveaux arrivants font la queue pour s'inscrire et obtenir des nattes et des couvertures. Pendant la journée, la température peut atteindre 39 degrés. La nuit, elle chute brutalement.





Camp de réfugiés d'Hamdayet au Soudan, le 26 novembre 2020, dans le centre de santé de Médecins sans Frontières. Danait a 22 ans. Son bébé est né il y a six jours.

Danait a fui les bombardements d'Humera avec son mari.

© Olivier Jobard / MYOP

Depuis le printemps dernier, scientifiques et politiciens cristallisent leur attention sur un bout de tissu, à grand renfort de statistiques, d'études et de recommandations devenues consignes obligatoires. Loin de chercher à valider ou invalider le port du masque, je voudrais proposer ici une réflexion sur ce que cette nouvelle règle a pu modifier dans nos représentations du monde et, par extension, dans nos pratiques.

Quelles sont nos nouvelles modalités d'existence ?

Confrontée à cette situation depuis plusieurs mois, je m'interroge sur ce que photographier veut dire quand les personnes qui m'entourent sont masquées. Si cette question concerne moins le champ du photojournalisme, où l'image se fait le vecteur d'une information livrée à chaud, au plus proche de l'actualité et de ses codes, elle se pose pour les autres domaines que recouvre la photographie – domaines où l'image serait considérée dans sa dimension symbolique, et inscrite dans une temporalité plus vaste. Personnellement, je n'ai pas envie de photographier des individus ou des groupes masqués, dans des contextes de vie quotidienne, de travail ou pratiques collectives : une jeune femme regardant par la vitre d'un train, une famille réunie autour d'un repas, un maraîcher préparant son étal, bref : des scènes, intimes ou publiques, ordinaires, que la peinture de genre s'attachait déjà historiquement à représenter.

Si le fait de demander au sujet photographié d'ôter son masque pour produire l'image reviendrait à mettre en scène ou truquer, et donc à transformer le moment lui-même – option que nous ne sommes pas tous.tes spécialement enclin.e.s à choisir – alors que faire ? Attendre le moment où le port du masque ne sera plus nécessaire, et remettre nos projets à plus tard ? Après deux confinements et divers couvre-feux, à l'annonce sans cesse répétée de nouveaux variants, et devant la possible installation à long terme d'un état d'urgence sanitaire dans nos vies, « plus tard » semble

se volatiliser dans un lointain horizon d'incertitudes. Cette représentation du monde tel qu'on le connaît, est-elle déjà une nostalgie ? Que restera-t-il de ce fameux monde d'avant – comme on se plaît à le définir, soulignant une rupture avec les temps à venir ? Nous vivons aujourd'hui un temps hors du temps, suspendu, alors que représentons-nous, à part le moment présent ? À quel réel nous rattachons-nous, et quels en sont les éléments de référence ?

Imaginaire du masque

En Asie, depuis longtemps déjà, le port du masque est devenu une norme sociale et culturelle : pollution et épidémies ont démocratisé son usage et banalisé sa représentation. En France, si le corps est sanctuarisé au point de vouloir recouvrir toute parcelle de peau (du décolleté plongeant d'une femme qui se voit refuser l'entrée au musée au crop top qui fait jaser les professeurs¹), la tête doit, en revanche, rester visible. Lorsque ce principe est enfreint, c'est tout un imaginaire qui est convoqué : du voile des femmes musulmanes qui choque les parlementaires, à la capuche devenue l'emblème des voyous (jeunes de banlieues, rappers, teufeurs, dealers, anarchistes du Black bloc)² sans oublier les masques qui fleurissent lors des carnivals sauvages, ou ceux des hackers du mouvement Anonymous... Hormis le chapeau, admis comme une coquetterie, tout tissu qui viendrait épouser les formes de la tête pour en atténuer les contours est proscrit. Le vêtement est culturel, codifié, et donc parfois transgressif – le propre de la transgression étant justement de venir chambouler une règle socialement admise.

Le nouveau paradigme

par Julie Hascoët

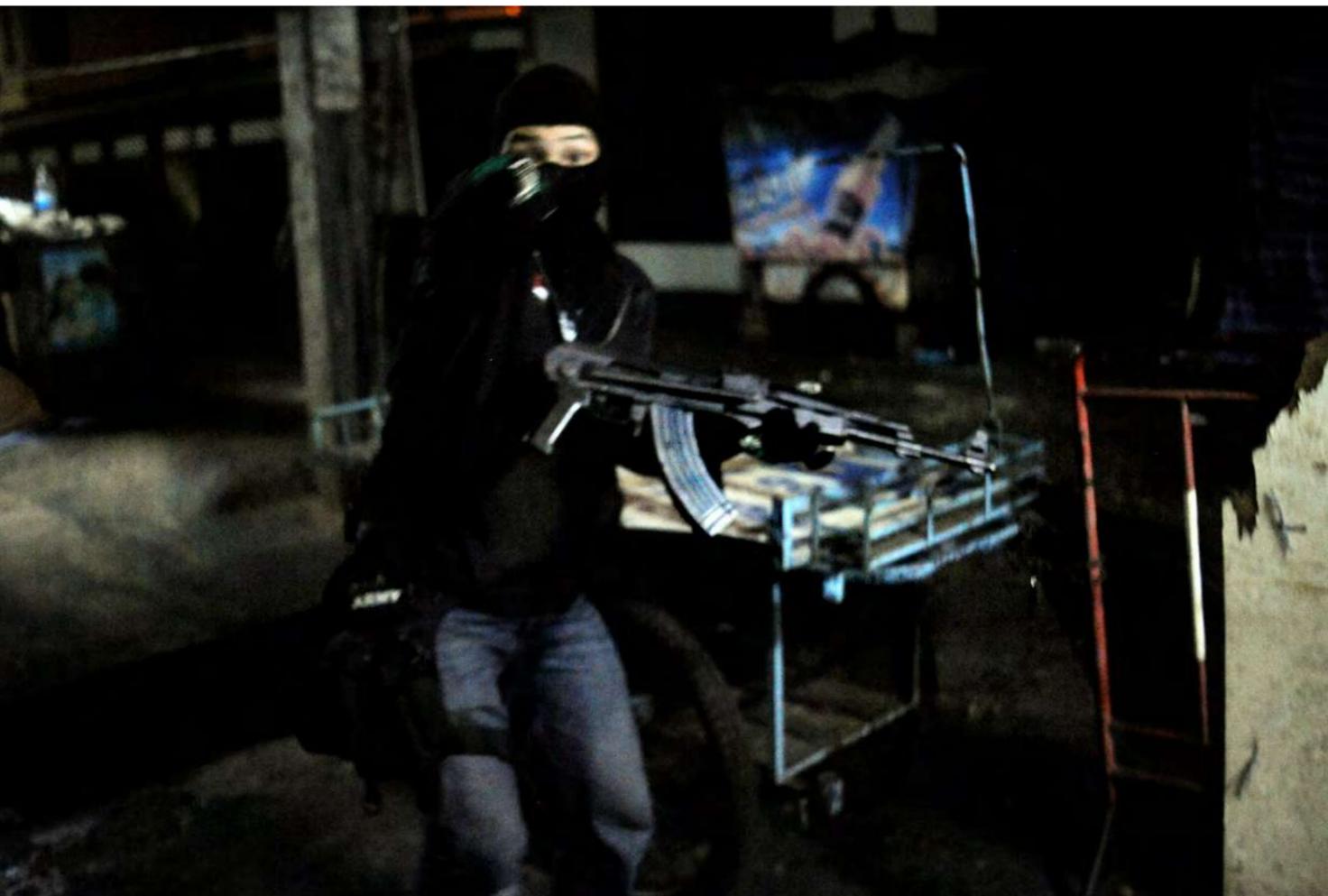


© Julie Hascoët / MYOP

Le contexte actuel permet un renversement inédit des repères : la tendance est désormais à condamner celles et ceux dont le visage resterait trop lisible. La menace sanitaire a, depuis près d'un an, totalement bouleversé les usages habituels, instaurant une zone grise jusque dans les textes de loi. Intégrer ce nouvel accessoire dans nos champs de représentation du banal interroge forcément notre projection dans l'avenir : le masque va-t-il devenir une sorte d'exosquelette, rempart contre les prochaines vagues de maladies, le

nec plus ultra du vêtement, la carapace qui manquait à l'être humain de demain ? Dans un article écrit par Making Tomorrow, collectif de designers, de makers, d'anthropologues et d'auteurs de science-fiction, l'hypothèse est lancée : « Si le masque devient ordinaire – et donc 'normal', bousculant les normes antérieures – c'est parce que le risque se socialise. »³ Profitant de cette période trouble, le magazine Vogue nous apprend, en ce début 2021, que la cagoule est le nouveau must-have des fashionistas⁴ ■

1. On notera au passage que c'est au corps des femmes que l'on enjoint de rester dans son carcan vestimentaire, afin, probablement, de ne pas troubler ces messieurs.
2. "Just because someone wears a hoodie does not make them a hoodlum", Object lesson: hood, par Alison Kinney. Bloombury, 2016
3. <https://usbeketrica.com/fr/article/penser-apres-crise-que-nous-racontent-masques-fiction>
4. « Incroyable mais vrai : la cagoule est l'ultime tendance knitwear de l'hiver », 12 janvier 2021 <https://www.vogue.fr/mode/article/tendance-cagoule-mode-hiver>



© Agnes Dherbeys / MYOP

Le mouvement des « chemises rouges » (ou Alliance démocratique contre la dictature) est né en 2006 en Thaïlande, en réaction au coup d'État qui a évincé le Premier ministre de l'époque, Thaksin Shinawatra, personnage controversé, accusé de corruption et de népotisme par ses détracteurs. Le groupe prend de l'ampleur jusqu'à représenter une vraie force d'opposition. Composé des classes inférieures de la société, d'activistes et d'intellectuels, il revendique plus de démocratie et la fin d'un système politique jugé élitiste, inégalitaire et uniquement réservé à une certaine classe, les « chemises jaunes ». De mars à mai 2010, les chemises rouges occupent plusieurs quartiers de Bangkok. Pendant cette période, de violents affrontements éclatent dans les rues de la capitale entre les pro-démocrates et les autorités, provoquant la mort d'au moins 90 personnes dont deux journalistes étrangers, sans pour autant déboucher sur un vrai changement démocratique.

L'image racontée

“ Man in black

par Agnès Dherbeys

J'ai pris cette image le 10 avril 2010, dans le cadre d'une commande pour le New York Times. Il s'agit de l'une de mes rares « photo preuves ». Elle montre que des « men in black » étaient présents lors de cette première nuit d'extrême violence, pendant laquelle l'armée thaïe a tiré sur des manifestants non armés. Cette nuit-là, 21 personnes sont mortes, dont quatre soldats et le cameraman pour Reuters Hiroyuki Muramoto.

La nuit tombe. Je suis avec les chemises rouges, non loin du monument pour la Démocratie. L'armée tire soudain à balles réelles, la panique éclate au sein des manifestants. Je pense que ce n'est pas une mauvaise idée que de passer derrière les lignes de l'armée pour continuer à photographier, d'autant qu'en ce début du conflit des chemises rouges – qui durera deux mois –, je ne suis pas encore équipée d'un casque pare-balles. Je me faufile dans les ruelles, et me retrouve soudain nez à nez avec cet homme en noir. Je ne sais franchement pas, de lui ou de moi, qui a le plus peur ! Très étrangement, je remarque immédiatement qu'il est armé d'une kalachnikov et non d'un M16 – utilisé par la Royal Thai Army. En revanche, mon cerveau omet totalement le masque qui recouvre son visage... Je dois absolument le photographier ! J'appuie sur le déclencheur une seule fois, et cours vers les manifestants en priant pour avoir réussi la photo.

Je ne l'ai appris qu'après des mois, mais cette photo publiée dans le NYT a été reprise des centaines de fois dans des blogs et journaux nationaux ; évidemment je n'ai été ni créditée ni rémunérée.

Les journalistes ont été invités à participer à plusieurs commissions d'enquêtes sur les événements sanglants de cette crise. J'ai notamment partagé les métadonnées de mes photos (qui permettent parfois de reconstituer une timeline). On comprendra ainsi plus tard que les hommes en noir faisaient partie d'une faction très minoritaire des chemises rouges, emmenée par l'ancien général Seh Deang. Deux d'entre eux ont été condamnés à dix ans de prison. À l'issue de la bataille de Bangkok, le Premier ministre Abhisit Vejjajiva, qui avait ordonné à l'armée de tirer sur des civils, n'a ni été condamné, ni même démissionné. Il a été évincé du pouvoir lors des élections législatives suivantes, en 2011 ■



Danya

Vingt ans, Génération Poutine

Julien Daniel

L Le 26 mars 2020, un discret anniversaire marquait les 20 ans de l'accession au pouvoir de Vladimir Poutine, successeur de Boris Eltsine.

Il y a également 20 ans, le 26 mars 2000 précisément, je commençais un travail sur la ville de Moscou. Pendant une dizaine de jours, j'ai arpenté la ville, de rendez-vous en rendez-vous, pour interroger mes interlocuteurs sur leurs espoirs, leurs peurs et leurs attentes avec l'arrivée de ce nouveau président issu des rangs du FSB, service secret russe héritier du KGB. Ces portraits étaient destinés à constituer le cœur du volume « À sept jours du printemps », premier des quatre chapitres de mon essai photographique sur Moscou. Vingt ans après ce projet de jeune photographe — intitulé « Deux ou trois choses que j'ai vues d'Elle (Quatre saisons à Moscou) » — j'ai voulu me confronter à nouveau à la capitale russe.

Lors d'un premier retour en avril 2019, j'ai redécouvert une autre ville, devenue un peu étrangère à mes yeux, moderne, rivalisant avec les autres capitales européennes.

Pour mon ultime voyage, je voulais revenir en hiver. J'ai donc atterri une nouvelle fois à l'aéroport Cheremetievo le 31 janvier 2020. Comme un clin d'œil à mon tout premier travail, je souhai-

tais refaire une série de portraits de Moscovites, cette fois-ci de jeunes gens aux alentours de la vingtaine, qui n'ont connu dans leur vie que le règne du Président Poutine : la Génération Poutine. Je désirais les questionner sur leur relation à Moscou, sur leurs aspirations, leurs projets, leur vision de la société et de la politique. Je voulais aussi connaître leur point de vue sur Vladimir Poutine.

Pendant les dix premiers jours du mois de février 2020, aidé par Tasya, 18 ans, et par Anatoly, 24 ans, j'ai rencontré une trentaine de jeunes de la capitale russe. Les réponses qu'ils ont apportées à mes questions résonnent aujourd'hui avec l'actualité du pays. L'opposant charismatique au régime, Alexeï Navalny, vient d'écopier de trois ans et demi de prison, et ses partisans se mobilisent massivement dans la rue pour le soutenir et faire entendre leur voix. Une partie de la Génération Poutine semble désormais vouloir tourner la page

Les photographies et les citations présentées dans ce portfolio sont tirées de ce dernier voyage à Moscou ■

L'ensemble de ce travail, qui compte désormais six volets, fera l'objet d'un livre à paraître en octobre 2021 aux Éditions de Juillet.





« Voter n'a pas de sens, car de toute façon, ce seront les mêmes personnes qui dirigeront le pays. Poutine a vieilli, je n'ai pas de sympathie particulière pour ce qu'il a fait mais l'homme me touche. »

Katerina, 21 ans, étudiante en art contemporain





« J'ai eu des problèmes avec la police. Au commissariat, j'ai été battu parce que les policiers pensaient que j'étais un drogué. J'ai dû signer une décharge pour dire que je ne les poursuivrai pas. À l'intérieur du poste de police, ils peuvent faire ce qu'ils veulent de vous, vous mettre de la drogue dans les poches, vous inculper. Moscou est une ville dangereuse. »

Alesha, 22 ans, étudiant en design graphique





Pavel



Varya

« Moscou, c'est le Décaméron, un mélange de communautés qui se parlent. Chaque rencontre mène à une grande aventure. Moscou n'est pas la Russie. »

Ilya, 24 ans, photographe et chef opérateur

« Moscou est le meilleur endroit en Russie pour la formation, la culture, la mixité. C'est la ville qui a produit ma vie et mon identité. Moscou est un miroir de moi. »

Lisa, 22 ans, étudiante en civilisation africaine

« Il y a une grande solidarité entre les gens. La poésie, le théâtre, le cinéma se sont débarrassés de l'emprise soviétique. Internet a changé les esprits, de moins en moins de gens s'informent par la télévision. »

Nicolas, 20 ans, programmeur

« Pendant plus de cent ans, nous avons vécu dans un pays où l'État pensait pour nous. Aujourd'hui, la société semble plus horizontale, mais c'est peut-être un point de vue optimiste. Personne ne sait ce qui va se passer dans l'avenir. »

Sergei, 25 ans, musicien





« On n'obtiendra pas de droit sans se battre. Les gens deviennent plus égoïstes. Tout le monde sait que ceux qui nous gouvernent volent notre argent, mais personne ne veut bouger. Un jour, les gens de notre génération feront une révolution. Mais il faut d'abord une révolution culturelle. »

Peter, 21 ans, manager et directeur artistique

« Les futurs possibles changements politiques dépendent de notre génération, celle qui n'a pas connu l'Union soviétique. La peur de ce passé ne nous paralysera pas. Je hais Poutine. »

Maroussia, 21 ans, étudiante

« Je pense qu'on est juste au début d'un grand changement qui sera porté par notre génération. Récemment, j'ai lu Karl Marx qui dit que les changements profonds ne peuvent venir que de la révolution. Mais l'opposition dans ce pays n'est pas suffisante, nous n'avons que Navalny. »

Mira, 20 ans, étudiante en économie

« L'opposition essaye de propager son influence dans les sphères modestes de la société. De plus en plus de gens entendent ce discours. Ça marchera dans le futur. »

Danya, 22 ans, employé d'une ONG



Projet en cours

The kingdom of Dali

Julien Pebrel



© Julien Pebrel / MYOP

Avril 2019. Le chauffeur du taxi qui nous conduisait à Dedoplistskaro, la ville d'où devait partir notre modeste expédition destinée à rencontrer des bergers dans le sud-est géorgien, a commencé par nous expliquer pourquoi notre idée était la plus mauvaise possible : serpents, chiens, conditions de vies épouvantables, nous ne savions vraiment pas où nous allions. Mais il allait nous aider... Et quelques heures plus tard, après deux-trois coups de fils et une dizaine d'arrêts dans divers magasins pour nous équiper, nous finissons par toucher le paradis.

Ils sont cinq à vivre là, perdus dans la steppe à quelques kilomètres de l'Azerbaïdjan, au pied du mont Dali, du nom d'une déesse de la mythologie géorgienne, patronne des animaux sauvages. Leurs prénoms : Beso, Jemal, Anzor, Levan, Simon. Leur maison se résume à des lits, une table basse de fortune et un poêle. Une armée de chiens, quelques ânes et le beau cheval blanc de Beso leur tiennent compagnie.

Ils étaient encore tous dans la nature à notre arrivée, sauf Beso. Lui, c'est le gars sûr qui reste à la maison pour tout gérer. Celui qui saute sur son cheval à 22h pour aller chercher les vaches perdues dans la nuit. Quand nous avons vu son visage, le paysage autour, que nous avons appris que, par chance, deux lits

étaient libres, et qu'en plus les chiens semblaient décidés à nous aimer, alors on s'est dit qu'on allait être bien là. Pas d'électricité, de téléphone ni d'eau, même pas l'habituelle petite cabane qui sert de toilettes à la campagne. Mais une lumière, et un silence... Et puis le reste de la bande est rentré, des tronches à jouer dans des films de Béla Tarr et, quand ils nous ont vus, des sourires larges comme le paysage.

L'été, la température est caniculaire mais l'hiver, l'herbe est meilleure qu'ailleurs et le climat plus doux. Ils passent donc six mois ici et six mois en Djavakhtie pendant la période estivale. Et comme intermède entre chaque saison, la transhumance, qui dure deux semaines. Leurs conditions de vie sont dures, les journées longues et fatigantes : le lever aux aurores, le jour à guider les troupeaux et le retour à la tombée de la nuit, qu'il pleuve ou qu'il vente. Mais tous ont su lier une relation forte avec la nature qui les entoure. Un cadeau empoisonné sans doute : le goût de la liberté, des grands espaces, la camaraderie, mais au prix d'une vie loin de leurs familles, dans des conditions d'un autre âge.

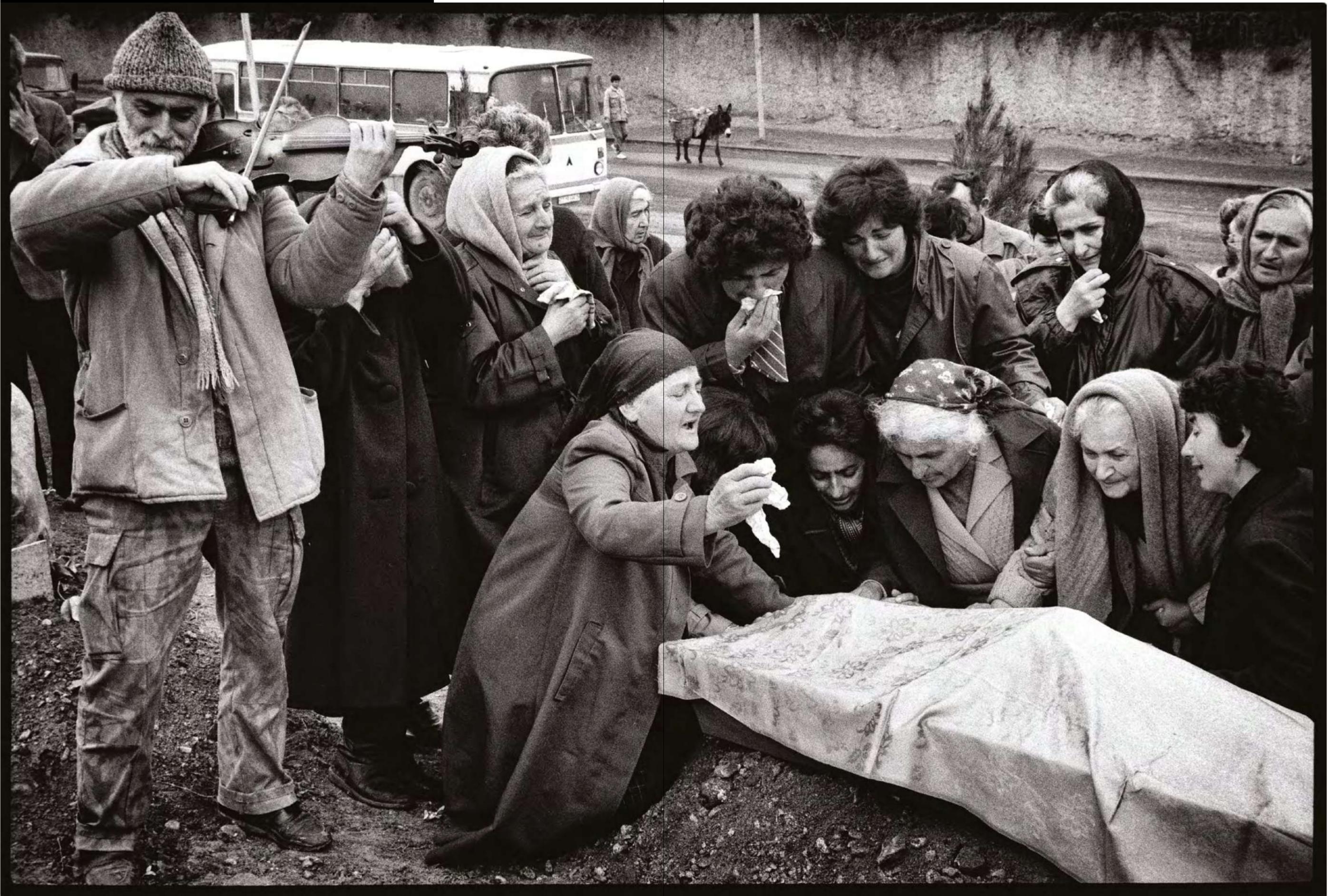
Retour auprès d'eux prévu au printemps, avec mes camarades Clément Girardot et Tamar Kalandadze, pour un projet mêlant texte, photo et vidéo ■

[Voir le début de la série](#)





Dans l'œil d'Alain



Haut-Karabakh La guerre sans fin

par Alain Keler

Lundi 4 avril 1994

Deuxième jour à Stepanakert. Hôpital républicain, service de traumatologie.

« Une chambre avec trois personnes. Un homme a été blessé dans une explosion sur le front azéri. Ses vêtements étaient en feu. Sa main gauche a été brûlée. Il la trempe dans un seau rempli d'un liquide visqueux et sombre. Il va être amputé de tous les doigts de cette main. Un jeune, âgé de vingt ans, a une fracture à la jambe. Une femme, Suzanna, a été blessée par l'explosion d'un Grad chez elle, à Martoni. Elle a une fracture du fémur. Dans une autre chambre, deux jeunes soldats : Garik, vingt ans, a été blessé par balle entre Fezouli et Marzilu. Il a une fracture du fémur. Le second, Ernest, a été aussi blessé par balle à Horadize. Un civil a sauté sur une mine.

Les troupes azerbaïdjanaises, en déroute depuis l'année dernière, sont passées à la contre-offensive. Les combats auraient fait au moins soixante-dix morts depuis quelques jours. En six ans, le conflit a tué plus de quinze mille arméniens et azéris. Il a jeté un million de réfugiés sur les routes.

L'après-midi, de jeunes officiers sont enterrés au cimetière de Stepanakert.

Les funérailles sont quotidiennes et regroupent à chaque fois plusieurs enterrements. Beaucoup de monde, beaucoup de pleurs. Beaucoup de femmes qui perdent leur mari, leur fiancé, leur fils. Dans tous les conflits, ce sont elles qui paient le plus lourd tribut. On l'oublie souvent.

Un violoniste joue entre les tombes un ultime Adieu aux morts. Les bouteilles de vodka passent entre les mains des hommes. Le Haut-Karabakh est un bout de monde où personne ne va. J'aime ces endroits loin de tout, difficiles d'accès, où le temps s'est arrêté. »

Boris Babayan était le violoniste sur la photo. Il est mort le 10 décembre 2020, des suites du Covid. Il avait de graves problèmes cardiaques.

Vingt-six ans après ce voyage, la guerre est revenue sur le devant de l'actualité. D'après une source citée par le journal La Croix du 4 décembre 2020, le bilan total de ce dernier conflit de quarante-quatre jours entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan aurait fait aux alentours de huit mille morts.



© Alain Keler / MYOP



Retour sur l'Histoire



Révolutions arabes Le jour où tout a basculé

Guillaume Binet, Olivier Laban-Mattei,
Olivier Jobard

« En temps de révolution, prenez garde à la première tête qui tombe. Elle met le peuple en appétit. »
Victor Hugo (Le dernier jour d'un condamné)

par Olivier Laban-Mattei

S'il ne faut retenir qu'un nom des révoltes qui ont secoué la majeure partie du monde arabe il y a tout juste dix ans, c'est celui de Mohamed Bouazizi.

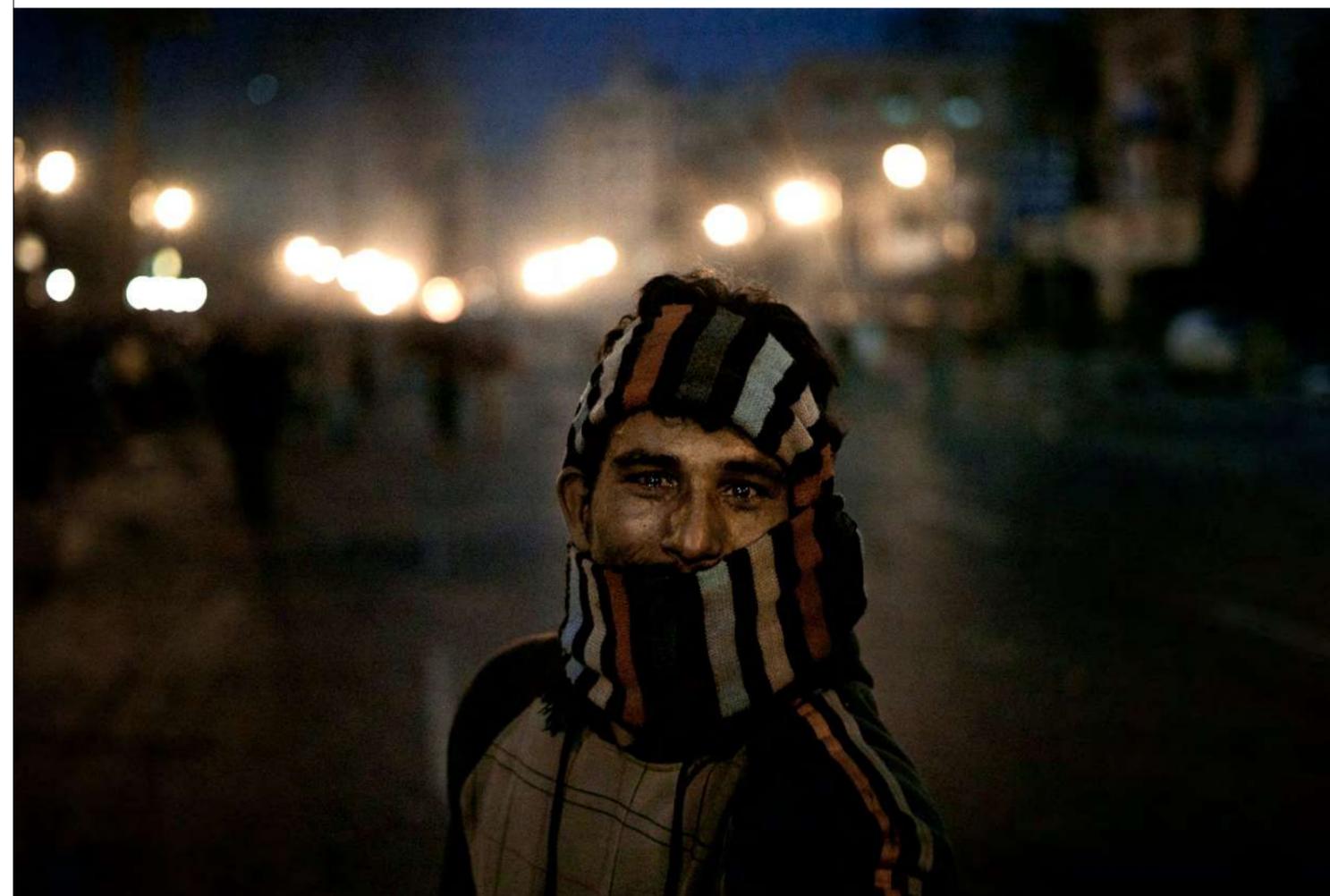
Jeune vendeur ambulancier dans la ville de Sidi Bouzid en Tunisie, Mohamed Bouazizi s'immole par le feu devant le siège du gouvernorat le vendredi 17 décembre 2010, jour de grande prière, alors que les autorités locales viennent de lui confisquer à nouveau ses outils de travail. Message désespéré d'un « petit » qui ne voulait plus se taire face à la kleptocratie, ce sacrifice absolu est devenu l'acte fondateur d'un mouvement sans précédent dans notre histoire récente.

Les révoltes qui se forment dans le pays en réaction à son martyre font vite place à une révolution, dite « de Jasmin ». Les revendications économiques autour de la vie chère et du chômage deviennent alors plus politiques et idéologiques, on crie pour la démocratie, la dignité, la parité, les libertés individuelles. Dans un monde désormais interconnecté où l'on observe en temps réel la vie des autres à des milliers de kilomètres de distance, les appels en ligne à la mobilisation se transforment aussitôt en marées humaines dans les rues. Le régime autoritaire de Ben Ali ne peut contenir le formidable élan populaire et s'effondre, en quatre semaines à peine.

La jeunesse a montré la voie.

Et, grâce aux réseaux sociaux, la ferveur se répand comme une traînée de poudre, d'autres peuples arabes rêvent du même destin et emboîtent le pas aux Tunisiens. Le « Printemps arabe » est né. En Jordanie d'abord, puis en Égypte où, au Caire, la place Tahrir, la « place de la Libération », devient l'épicentre et le symbole de l'émancipation des peuples face à l'autoritarisme. À Benghazi dans l'est de la Libye, bastion rebelle historique, la Katiba de Kadhafi est attaquée. Chauffeurs de taxi, enseignants, commerçants, hommes et femmes de tous milieux brandissent les armes et s'engagent avec leurs faibles moyens dans un combat à l'issue incertaine. La peur change de camp, on offre sa vie pour les générations à venir.

Partout, les nations chancellent, parfois des dirigeants tombent. Mais d'autres s'accrochent et répriment. Des opportunistes autoproclamés « fils de la Révolution » s'installent et assoient leur pouvoir dans la terreur. L'espoir d'un monde nouveau vire alors en désillusion et les révolutionnaires en payent un lourd tribut. Des manifestations pacifiques évoluent en guerres civiles, interminables, totales, aux enjeux souvent troubles. Le Printemps devient Hiver. Et il dure encore aujourd'hui, comme au Yémen, en Libye, en Syrie.



Un jeune homme manifeste dans les rues du Caire, le 28 janvier 2011, pour protester contre la vie chère et demander la démission du Président égyptien Hosni Moubarak. © Guillaume Binet / MYOP

Impossible, dix ans après, de dresser un bilan global de ce qu'ont apporté ces révolutions, tant les situations varient selon les pays. Si elles n'ont pu aboutir à la mise en place de démocraties, elles auront tout de même permis, a minima, d'éveiller les consciences et de faire naître de nouveaux citoyens engagés, déterminés à ne pas se laisser voler leur vie, comme en Tunisie où la jeunesse manifeste à nouveau depuis janvier.

Lui a été le premier à se lever. Il s'appelait Mohamed Bouazizi, il avait 26 ans, 26 printemps.

Guillaume Binet, Olivier Laban-Mattei et Olivier Jobard ont vécu de près une partie de ces révolutions. Nous vous proposons de revenir sur leurs photos marquantes, en Tunisie, en Égypte et en Libye, et de revivre de l'intérieur les débuts de cette page immense de notre époque.





Tunis

le 14 janvier 2011

Olivier Laban-Mattei

Le jour se lève à peine, ce 14 janvier. Lucas et moi sommes déjà à l'aéroport, pressés de récupérer notre matériel photo, saisi la veille au soir par la douane à notre arrivée sur le sol tunisien. Dehors, tremblotant de froid, une cigarette à la main, Lucas enrage de ne pas encore avoir ses appareils alors que des rumeurs de soulèvement populaire enflent de minute en minute dans les rues de Tunis. Je tente de le rassurer, je lui dis que notre situation va vite se débloquer. Trois heures durant, attendant le fax des autorités, sésame qui nous permettra de rejoindre nos camarades au cœur de l'histoire, Lucas et moi refaisons le monde au bar du hall des arrivées. Nous parlons de nos projets futurs, de ses envies de reportages en Amérique du Sud, en enchaînant les canettes de Red Bull, histoire de nous donner des forces pour cette journée qui s'annonce longue.

« Je suis tellement heureux d'avoir Nath, elle comprend ce que je fais, elle me soutient, c'est si important pour un photographe de trouver cet équilibre pour continuer sans craquer », me confie-t-il. Il évoque ses parents, le Maroc de son père, l'Allemagne de sa mère. On voyage, d'anecdote en anecdote. Du coin de l'œil, on s'amuse à essayer de repérer autour de nous les policiers en civil. Les blagues s'immiscent dans des conversations plus sérieuses.

Après une dizaine de coups de téléphone et d'innombrables allers-retours dans les différents services des douanes, nous nous présentons devant l'officier en charge du fax. L'homme bedonnant s'amuse du style vestimentaire de Lucas : « Hey, Mebrouk, avec ton blouson en cuir et ta coupe gominée, t'as l'air d'un vrai biker ! ». Et Lucas de lui répondre, sourire crispé aux lèvres : « Ma Harley tourne justement devant l'aéroport, ce serait bien maintenant qu'on récupère notre matériel. »

Les plaisanteries fument, jusqu'à ce que le bip du fax interrompe nos rires. Ça y est, l'autorisation sort enfin de la machine. Excités comme des enfants, nous filons au bureau des objets retenus et signons le papier de retrait. Sacs en bandoulière, nous marchons d'un pas décidé vers la sortie, sans nous retourner, priant pour ne pas être hélés par la police. Dans le taxi, nous recevons un appel de Rémi Ochlik, notre ami photographe qui nous prévient que la manifestation des opposants au régime de Ben Ali vient de débiter devant le ministère de l'Intérieur, avenue Bourguiba.

Lucas arrime ses sacoches autour de son torse, fixe un objectif à son appareil photo, y glisse une carte mémoire. Il est prêt. Le taxi s'arrête enfin à l'entrée de l'avenue. Après une halte express dans ma chambre d'hôtel pour y déposer le matériel superflu, nous courons à l'extérieur pour rejoindre les manifestants. Nous y retrouvons Rémi qui travaille déjà. Lucas est heureux, il va enfin pouvoir témoigner ■

Lucas Mebrouk Dolega sera atteint à la tempe deux heures plus tard par une grenade lacrymogène, tirée à bout portant par des policiers enragés alors que la situation dégénérait dans les rues de la capitale. À la même heure, le Président Ben Ali quittait la Tunisie pour toujours. Trois jours plus tard, malgré les efforts du personnel hospitalier, Lucas succombera à ses blessures. Il avait 32 ans.

Suite à la mort de son ami, Rémi Ochlik poursuivra sa mission, ardemment, inlassablement, et couvrira presque toutes les révolutions arabes, pour « honorer la mémoire de Lucas », comme il me le confiait les jours où je m'inquiétais pour lui. Le 22 février 2012, il sera tué en Syrie, à Homs, dans l'explosion d'une roquette tirée par le régime d'Al-Assad. Il avait 28 ans.



Tunis, le 13 Janvier 2011, la veille de la chute du régime de Ben Ali. © Olivier Laban-Mattei / MYOP (merci à Matthias Bruggmann pour le prêt de son appareil photo)



Tunis, le 17 janvier 2011. © Olivier Laban-Mattei / MYOP

Le Caire

le 25 janvier 2011

Je suis au Caire depuis une semaine avec les journalistes Christian Chesnot et Claude Guibal, pour travailler sur les inégalités sociales en Égypte, passant des bidonvilles cairotés aux ghettos de riches des banlieues. En quelques jours, la Tunisie a renversé Ben Ali. La capitale égyptienne chuchote, le Printemps arabe n'est pas encore arrivé.

Le 25 janvier est une fête nationale, le « jour de la police », institué par le président en place depuis trente ans, Hosni Moubarak. Comme chaque année, le Mouvement de la jeunesse du 6 avril et d'autres organisations populaires appellent à des manifestations, pour en faire une « journée de la colère ».

Les manifestations sont bien sûr interdites, mais de nombreux cortèges plus ou moins fournis se forment et tentent de rallier la place Tahrir, la place de la Libération. Claude et moi suivons un cortège qui avance dans un nuage de gaz lacrymogène. Toutes les télécommunications sont coupées, la foule enfle. Nous ne savons pas quelle est l'ampleur de ce que nous sommes en train de vivre, l'analyse immédiate des événements est difficile voire impossible. Claude Guibal, qui vit au Caire, est éberluée

Guillaume Binet

par le nombre de gens qui osent sortir dans la rue : « C'est inimaginable », me répète-t-elle. Mais rien ne peut confirmer que ce que nous ne vivons n'est pas anecdotique, nous essayons de joindre nos collègues qui travaillent à d'autres endroits dans la ville, en vain. La manifestation se dirige vers les différents ponts qui mènent place Tahrir. Le pont du 6 Octobre comme le pont Qasr al-Nil sont bloqués mais la police, vite submergée par la foule, cède. Nous comprenons alors que c'est la ville toute entière qui converge vers la place Tahrir. L'Égypte se soulève.

« Regardez autour de vous ! Une révolution, c'est comme une histoire d'amour, ça vous rend plus beau, plus heureux, plus courageux. » Alaa al-Aswany.

Pour un journaliste, c'est une chance incroyable de vivre un tel moment, j'en ai conscience. Grâce à une antenne satellitaire, je réussis à contourner le blocage d'internet et à envoyer mes premières images à l'agence. Le lendemain, mon téléphone sonne : Newsweek me met en commande pour couvrir les événements qui seront communément appelés Révolution du 25 janvier, de papyrus ou du Nil. Les nuits suivantes seront courtes ■



Le Caire, Janvier 2011. © Guillaume Binet / MYOP







Le Caire, le 28 janvier 2011. © Guillaume Binet / MYOP

Libye

Mars 2011



Des opposants à Mouammar Kadhafi
tirent sur des portraits du dictateur
lors de la prise de Ben Jawad,
le 27 mars 2011.
© Olivier Laban-Mattei / MYOP

début mars 2011

Joies et peines sur le front

Guillaume Binet



Sur le front de Ras Lanouf, le 3 mars 2011. © Guillaume Binet / MYOP

Depuis quelques semaines, le soulèvement libyen s'est transformé en guerre civile. À Benghazi, la katiba est tombée. La ville a eu ses premiers martyrs, puis les hommes en désordre se sont jetés sur la route de Syrte. Avant de subir la foudre des MiG du régime, ils trébuchent sur leur inexpérience.

Fin février, je suis au Caire et décide de partir pour Benghazi. Il semble qu'un accès est possible en voiture depuis Saloum, une bourgade frontalière au nord-ouest de l'Égypte. Je loue un van avec chauffeur (les agences de voyages sont à l'arrêt en Égypte) puis m'arrête à l'aéroport récupérer mon ami le photographe David Sauveur qui vient d'atterrir. Au petit matin, nous passons à pied la frontière. Côté libyen, sous un hangar à moitié brûlé, des centaines de déplacés dorment par terre.

Nous gagnons Tobrouk, puis Benghazi. J'ai rarement vu un tel chaos : mon Leica est volé le premier jour au cours d'une agression, le lendemain une grenade éclate sur notre hôtel. L'accueil des révolutionnaires est chaleureux, mais les fidèles de Kadhafi tentent de faire fuir les quelques journalistes présents. Nous louons une voiture et suivons l'élan des insurgés vers l'ouest du pays. Dans l'euphorie des succès à Benghazi, ils se sont jetés sur la route de Syrte, sans aucune organisation. Le front est poreux, les conquêtes non stabilisées, David et moi dépassons un jour la première ligne avant de nous faire arrêter par les mercenaires loyalistes. In extremis, nous dormirons à Brega ce soir-là, accueillis par les infirmières bulgares de la raffinerie de pétrole.

Non loin de là, Ras Lanouf est un carrefour, un point d'arrêt sur une interminable route bordée par la mer. Le front s'est arrêté. Les hommes attendent qu'une décision commune émerge, ils s'ennuient, guettent les passages d'avion, écrivent au sol avec des douilles.

Pour se donner du courage, pour conjurer la peur, se raccrocher à l'espérance d'une vie meilleure et marquer ce tournant historique, ils se prennent en photo partout, l'index et le majeur tendus en signe de victoire. Puis ils tirent, en désordre, dans un vacarme terrorisant, sur un point noir qui lâche des dizaines de kilos de TNT. Un fracas terrible, suivi de « Allahu akbar » criés pour expulser la peur. Et le calme revient, les hommes attendent, dessinent au sol avec des douilles.

Mon reportage tente de raconter le passage de l'euphorie de la révolution au doute et à l'angoisse, de montrer l'arrivée de l'horreur de la guerre dans les regards.

Avec l'appui de l'aviation et de pilotes mercenaires russes, l'armée loyaliste repoussera sans ménagement les révolutionnaires. Jusqu'au siège de Benghazi, où le peuple insurgé est étouffé.

Pendant encore dix jours, l'élan de liberté agonisera avec la population civile. Le 18 mars, la communauté internationale décrète une no-fly zone sur la Libye et vient en aide à l'insurrection. La peur désormais ne vient plus du ciel. L'élan vers Syrte peut reprendre.

David était un merveilleux photographe, et nous avons vécu ensemble une inoubliable expérience ■



Shebab sur le front de Brega le 1er mars 2011. © Guillaume Binet / MYOP



En bas à gauche : Deux explosions colossales n'ont laissé qu'un immense cratère de plusieurs centaines de mètres de diamètre en lieu et place d'un dépôt d'armes à Rajma près de Benghazi, le 5 mars 2011. Le conseil national indépendant (rébellion) accuse le régime de sabotage. © Guillaume Binet / MYOP

Photos ci-contre et en haut à gauche : Sur le front entre Brega et Ajdabiya, du 3 au 6 mars 2011. © Guillaume Binet / MYOP

Être invité à Tripoli par le régime de Mouammar Kadhafi aux grandes heures de l'insurrection libyenne, c'est être accueilli à l'aéroport, logé dans un palace étoilé de la capitale (avec TV, Wifi, mais pas Facebook), véhiculé dans un autobus protégé, gratifié d'un téléphone portable à portée illimitée (mais toujours sur écoute) et informé (ou désinformé) par les soins d'un service de presse aux ordres. Drôle de situation à laquelle j'ai été confronté avec un groupe de journalistes de la presse internationale au début du mois de mars 2011. À la fois heureux et stupéfait de l'opportunité de sillonner les rues de la capitale libyenne et soucieux d'échapper à nos hôtes. Pour capter le clandestin, l'inattendu, l'incontrôlable, qu'aucun service de presse ne pourra jamais maîtriser totalement.

Mardi 1er mars

Les dinars du colonel

Les Libyens ont reçu un texto, dimanche 27 février, les invitant à aller à la banque pour recevoir 500 dinars (soit environ 400 euros, l'équivalent d'un smic en Libye). Un père de famille, en sortant de la banque, m'a glissé à l'oreille : « Je n'aime pas Kadhafi, mais j'ai besoin de cet argent. » Lundi à Tadjoura, ce quartier de Tripoli rebelle au régime, il n'y avait pas foule à la banque. Et pour cause, on enterrait Abdul Fattah, un jeune homme tué lors d'une manifestation.

Mercredi 2 mars

Mouammar Kadhafi dans une voiturette de golf

Convoqués pour assister au Congrès général du peuple libyen, nous n'étions pas au courant de la venue de Mouammar Kadhafi. C'est en découvrant les services de sécurité sur place que nous avons supposé qu'il serait présent. Entouré de nombreux gardes du corps, il est arrivé dans une voiturette de golf offerte par Silvio Berlusconi. Mon chauffeur me raconte qu'il existe des petits tunnels dans le sous-sol de Tripoli, et ce type de véhicule lui permettrait de s'y déplacer. Le Guide a soufflé le chaud et le froid dans un monologue de plus de deux heures et demie. Essayant d'être plus conciliant

avec son peuple, il a assuré une amnistie pour la rébellion, plus de liberté de parole... Il s'est même dit prêt à créer une Constitution comme le lui demande son fils Saif al-Islam. Il a mis en garde l'Occident qu'une intervention militaire ferait des milliers de morts, et qu'il pouvait très bien attribuer ses concessions pétrolières à d'autres pays, comme l'Inde, la Chine, le Brésil ou la Russie.

Jeudi 3 mars

Notre bus évite le centre-ville de Zawiyah

Le ministère de l'Information nous emmène à la frontière tunisienne pour nous montrer que les autorités contrôlent la situation. Nous traversons une cinquantaine de check-points, civils et militaires. Les routes sont ouvertes, même si notre bus évite le centre-ville de Zawiyah, manifestation tenu par l'insurrection, puis la ville de Zuwarah, que nous contour-nons également. En rentrant vers Tripoli, le soir, les comités du peuple ont eu le temps de préparer dans chaque localité des manifestations de soutien au colonel Kadhafi. Notre bus fait un grand détour pour éviter Zawiyah. Dans notre hôtel, internet est coupé. Le retour à la normalité s'accompagne d'une reprise en main par le ministère. Vendredi, jour de la grande prière, nous avons le choix entre rester cloîtrés à l'hôtel ou partir dans le sud libyen en avion.

Voyage en Kadhafie

Olivier Jabard

Vendredi 4 mars

À Tadjoura, la chasse aux manifestants

Difficile de circuler dans Tripoli ce vendredi, jour de la grande prière propice aux rassemblements spontanés. Après négociations, nous parvenons à quitter notre hôtel pour nous rendre sur la place Verte. Je tente ensuite de gagner le quartier de Tadjoura, dans la périphérie de Tripoli. Sur la route, des blindés sont déployés aux principaux carrefours. Le quartier de Tadjoura a été le théâtre de manifestations hostiles au régime les semaines passées. Je suis bloqué à un check-point où je dois patienter une heure avant de pouvoir atteindre la mosquée principale. Des témoins sur place racontent qu'un millier de personnes tentent brièvement de manifester à la sortie du lieu de culte avant d'être dispersées par la police qui fait usage de gaz lacrymogène et de tirs tendus à balles en caoutchouc. Lorsque je parviens enfin sur les lieux, un groupe de civils lié au régime se mêle aux forces de sécurité pour donner la chasse aux manifestants. Au bout d'un quart d'heure, je suis contraint de quitter les lieux.

Samedi 5 mars

Un convoi humanitaire « officiel » pour Benghazi

Aujourd'hui, le ministère de l'Information nous invite à assister au départ, en milieu de journée, d'un convoi humanitaire pour les « frères », nous dit-on, de la « ville martyre » de Benghazi (contrôlée par l'insurrection depuis deux semaines, comme la totalité de l'est du pays). D'où je suis, je compte une bonne dizaine de

véhicules. Les chauffeurs sont évidemment tous présentés comme volontaires. La veille, à l'occasion de distributions d'argent aux habitants de Tripoli, on nous a expliqué qu'elles valaient également pour les gens de Benghazi, mais qu'il y avait des problèmes d'« acheminement ». Ce mardi, comme à chaque déplacement organisé pour la presse, une manifestation de soutien au colonel Kadhafi se forme spontanément, en apparence. À côté, des tanks et des soldats en armes. Le régime tient à montrer qu'il contrôle la ville et que la situation est normale. Des écoles ont rouvert, comme certains magasins.

Dimanche 6 mars

À Tripoli, une ambiance de victoire

Réveillé bien avant l'aube par d'importants tirs d'armes automatiques, je descends dans le hall de notre hôtel pour essayer d'en savoir un peu plus. Les fonctionnaires du ministère de l'Information regardent la télévision libyenne et sautent de joie à l'annonce de la reprise de la plupart des villes tombées aux mains des insurgés. De notre côté, nous vérifions et comprenons vite que toutes ces annonces sont fausses. Les Tripolitains descendent pourtant dans la rue dans un concert de klaxons, une ambiance de victoire en Coupe du monde de football. Sur la place Verte, rebaptisée place Tahrir pour l'occasion, on distribue aussi bien des drapeaux verts que des fanions rouge et blanc du club de foot Al-Ittihad Tripoli que dirige un fils Kadhafi. Un délire ! Le soir, je reviens sur les lieux. Des familles ont remplacé les paramilitaires dans une ambiance de kermesse ■



Photos ci-contre et en haut à droite : Des soldats loyalistes et des milliers de partisans de Mouammar Kadhafi se rassemblent le 6 mars 2011 sur la place Verte à Tripoli, agitant des drapeaux et tirant en l'air, pour célébrer des succès militaires pendant la nuit. © Olivier Jobard / MYOP

En bas à droite : Manifestation spontanée contre le régime du Guide, le 4 mars 2011 dans une rue du quartier de Tadjoura, en périphérie de Tripoli. © Olivier Jobard / MYOP



27 mars 2011

À tombeau ouvert

Olivier Laban-Mattei

[Voir l'ensemble de la série](#)

Is sont des centaines à quitter Benghazi ce matin-là, dans la douceur de l'aurore printanière, à la faveur des bombardements de l'Otan et de l'avancée des Shebabs. Tous dans leur voiture personnelle, parfois même en famille. On croirait au grand départ du mois d'août sur l'autoroute du soleil, avec, comme unique bagage, un couteau de cuisine sur la plage arrière, on ne sait jamais. Enthousiastes, ils vont voir la guerre.

Première pause thé à Ajdabiya, prise la veille aux soldats loyalistes de Kadhafi, puis à Brega, tombée le matin même, histoire de célébrer un peu la victoire avec les habitants libérés, et de gaspiller au passage quelques centaines de balles de kalachnikov dans les airs, blessant à l'occasion les malheureux qui se trouvent sur leurs trajectoires descendantes.

Tous, ce jour-là, ont ce goût de la conquête, cette ivresse d'avancer, coûte que coûte, galvanisés par les récentes victoires et les soutiens étrangers. Tous veulent voir le symbole, Syrte, cette ville qui a donné naissance à leur pire ennemi, tomber avant le soir. Pourquoi attendre ? Une transe collective, certainement bien imprudente face au professionnalisme de l'armée régulière libyenne et aux cohortes de mercenaires soudanais ou maliens.

La longue colonne de citadines et de pick-up reprend sa folle équipée, à toute allure, dans un désordre total, sur l'unique route reliant Benghazi à Syrte, maigre langue de bitume entourée d'un océan de sable. Curieux et combattants s'engagent vers l'inconnu, tête baissée.

Ras Lanouf est vide, Ben Jawad également. Aucune résistance. Pas un militaire adverse aux environs. Étrange. Dans le ciel, des avions français tournoient puis disparaissent, dans un

silence d'abandon. Qu'importe, la voie est libre, on continue. Les heures passent au milieu du désert et la chaleur s'installe. L'euphorie des Shebabs cède peu à peu à l'inquiétude d'un jour trop calme qui s'éternise. Cette armée improvisée de volontaires – des commerçants, des étudiants – est entrée en guerre trop vite, sans préparation. Elle manque de matériel, de chefs, de stratégie. Le chaos règne, mais la foi est grande.

Syrte n'est désormais plus qu'à une vingtaine de kilomètres. Le convoi ralentit à mesure que les contours de la ville se précisent, puis s'arrête en haut d'un promontoire depuis lequel on peut observer l'horizon. Rien. Certains pick-up partent en éclaireurs, fusils mitrailleurs chargés. Des coups de feu, lointains, intenses, éclatent aux oreilles de l'arrière-garde. Les véhicules reviennent à vive allure, criblés de balles, chargés de la moitié des hommes à peine. Un guet-apens, il fallait s'en douter, Syrte n'allait pas se laisser prendre si facilement. Le temps de la guerre a sonné. Les hurlements fusent, on se donne du courage. D'autres s'élancent dans le combat, portés par les badauds qui brandissent haut leurs couteaux de cuisine en une haie d'honneur. L'agitation retombe quand ils disparaissent derrière la colline, puis le silence. Le long silence. Et les claquements d'armes lourdes, à nouveau, en contrebas. Ils ne reviennent pas. Ils ne reviendront pas. La peur gagne les rangs. Syrte ne tombera pas ce soir, il serait peut-être préférable de rentrer. Le cœur en peine de n'avoir pu vivre ce moment d'histoire tant espéré, chacun se résigne à regagner son véhicule. Puis un bruit strident, de plus en plus fort, de plus en plus proche, annonce les repréailles. Les premiers obus tombent lourdement dans le sable, à quelques dizaines de mètres. Des tirs d'ajustements. Les prochains feront mouches à n'en pas douter, il faut se presser.



La manœuvre n'est pas aisée pour repartir dans l'autre sens, tant la route est étroite. Les berlines s'entrecroisent dans un immense capharnaüm. Les klaxons fusent en une cacophonie infernale imitant les voix désemparées des occupants. Certains tentent un dépassement dans le sable et s'enlisent, abandonnent leur bien, fuient à pied. D'autres se poussent, s'entrechoquent, se bloquent. C'est une débandade immobile. L'embouteillage court sur des kilomètres, absurde. Cette fois, les obus se font plus précis et frappent de chaque côté de la route. Les voitures, désormais en ordre de marche, ne peuvent pour autant avancer. Coincés dans leur cercueil d'acier, chacun prie pour que la pluie mortelle cesse rapidement.

Puis on se résigne, on accepte son sort, on attend, sueur au front.

Enfin, le cortège funèbre s'élanche. Lentement d'abord puis à tombeau ouvert. L'artillerie de Kadhafi tente un dernier assaut mais les insurgés ne sont désormais plus à portée de tirs. Sur la route du retour, on traverse à nouveau Ben Jawad, Ras Lanouf et Brega, que les loyalistes reprendront dès le lendemain.

Ils voulaient vivre l'Histoire, ils rêvaient d'entrer dans Syrte, mais ils sont retournés chez eux à Benghazi ce soir-là, hagards. La guerre éclair n'a pas eu lieu, la victoire attendra un jour de plus ■



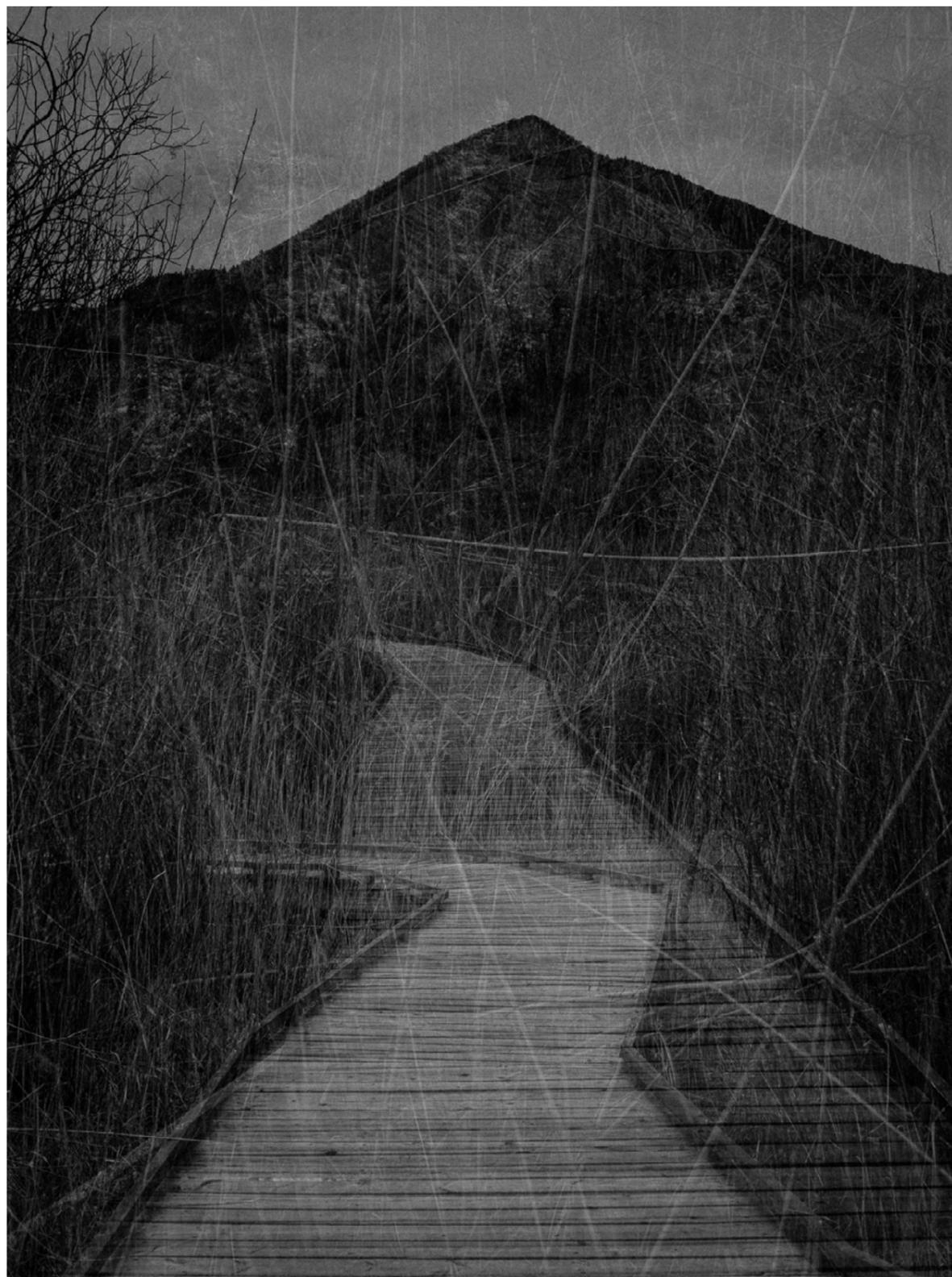


Haut : Des femmes arrivent sur la ligne de front près d'Ajdabiya pour se battre aux côtés des rebelles, le 1er avril 2011.
Bas : Whalid Zidane, 34 ans, chauffeur de taxi et combattant rebelle, est tué le 31 mars 2011 sur la ligne de front entre Ajdabiya et Brega.



Haut : Des rebelles arrêtent un Soudanais suspecté d'être un mercenaire de Kadhafi, près de Brega, le 1er avril 2011.
Bas : Des Shebabs fuient les bombardements, sur la route entre Brega et Ajdabiya, le 1er avril 2011.





Jean Larive

Exposition « Les Fragments d'Oswaldo » à partir du 21 mars à la galerie Parallax, 3 rue des Epinaux, à Aix-en-Provence.



Alain Keler

Exposition « Juke Joint Blues » du 1er février au 31 mai à la Maison des associations à Rennes dans le cadre du festival Travelling organisé par l'association Clair Obscur.

Vernissage : 4 février à 18h30 (format live)

Visites de l'exposition : 17 février et 10 mars, à 15h30, 16h30 et 17h30 (réservation conseillée)

Espace d'exposition, Maison des associations, 6 cours des Alliés - Rennes mda-rennes.org



Pascal Maître

Pascal Maître a exposé ses reportages au Multimedia Art Museum de Moscou (Moscow House of Photography) du 1er au 23 décembre 2020.



Olivier Monge

Olivier Monge a exposé son travail photographique « Water, please » à Jardin Rouge (Fondation Montresso) à Marrakech du 7 décembre au 17 janvier 2021.



À la faveur de L'été culturel porté par la DRAC Île-de-France, les photographes de l'agence MYOP témoignent, après le confinement du printemps 2020, du retour à la vie culturelle et des liens renoués entre publics et artistes.



À la faveur de L'été culturel, la programmation 2020 de la DRAC Ile-de-France, dix photographes de l'agence MYOP ont eu carte blanche pour raconter et documenter 14 actions phare. En privilégiant le geste à l'œuvre, les coulisses, les décors et le retour du public après le confinement du printemps, c'est toute la reprise de l'activité artistique en Région Ile-de-France que leurs images donnent à voir. L'autoédition d'une carte et d'un livre de 148 pages (hors commerce), réalisée avec la complicité de la graphiste Mahaut Clément, porte témoignage de cette énergie et de ces rencontres.





Pascal Maître

Publication dans le Figaro Magazine du 8 janvier 2021 de huit pages sur l'Institut de formation des imams Mohamed VI à Rabat.



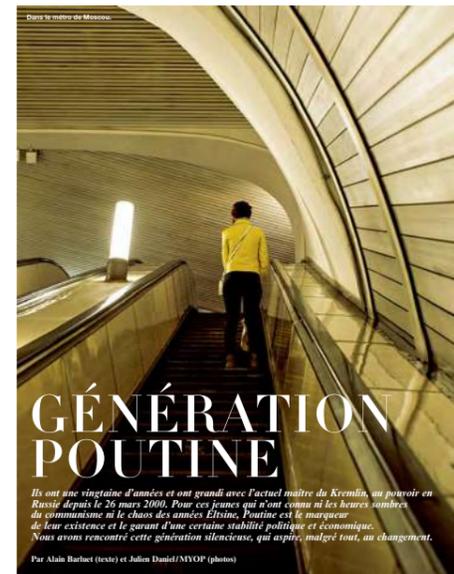
Pascal Maître

Publication dans le Figaro Magazine du 11 décembre 2021 de neuf pages sur le regain de violence en Afghanistan.



Olivier Jobard

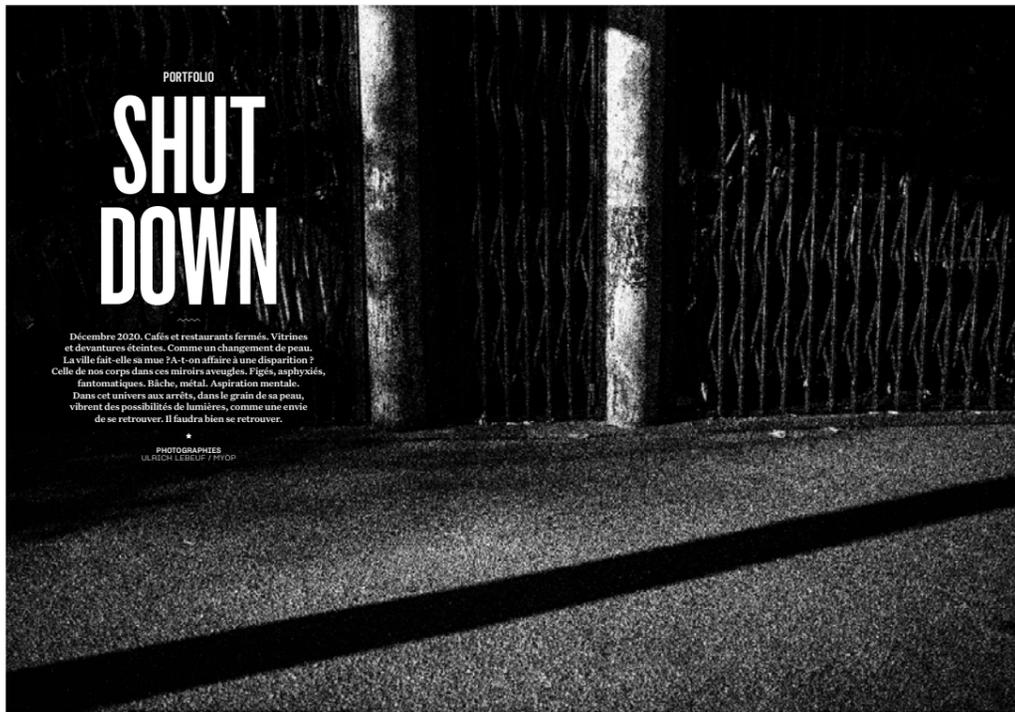
Publication dans Stern du 10 décembre 2020 de dix pages sur les réfugiés du Tigré au Soudan, présentée dans nos pages dans la rubrique 'Reportage'.



Julien Daniel

Publications de neuf pages dans le Figaro Magazine du 18 décembre 2020, et de six pages dans le magazine italien Internazionale du 27 novembre 2020, sur le projet « Génération Poutine » présenté dans nos pages dans la rubrique 'Regard'.





La grenouille à grande bouche © Ulrich Lebeuf / MYOP

SHUT DOWN

December 2020, Cafés et restaurants fermés. Vitrites et devantures éteintes. Comme un changement de peau. La ville fait elle-même 24-7 son affaire à une disparition ? Celle de nos corps dans ces miroirs aveugles, Flûtes, asphyxiés, fantomatiques. Bâche, métal. Aspiration mentale. Dans cet univers aux arêtes, dans le grain de sa peau, vibrent des possibilités de familiarité, comme une envie de se retrouver. Il faudra bien se retrouver.

PHOTOGRAPHIES
ULRICH LEBEUF / MYOP



L'Obs © Ed Alcock / MYOP



RÉFUGIÉS DU TIGRE «Je ne peux pas oublier ces corps, cette odeur insupportable»

Le 4 novembre, le gouvernement éthiopien lançait une offensive militaire contre le régime dissident du Tigre, ravivant les violences communautaires. Un mois plus tard, au moins 45 000 personnes ont fui les combats meurtriers pour le Soudan voisin.

Libération © Olivier Jobard / MYOP



Le 4 novembre, le gouvernement éthiopien lançait une offensive militaire contre le régime dissident du Tigre, ravivant les violences communautaires. Un mois plus tard, au moins 45 000 personnes ont fui les combats meurtriers pour le Soudan voisin.

Libération © Olivier Jobard / MYOP



El Pais semanal © Ed Alcock / MYOP



The Observer © Ed Alcock / MYOP



The Observer © Ed Alcock / MYOP



Libération © Stéphane Lagoutte / MYOP



The Observer © Ed Alcock / MYOP



Le Monde © Agnès Dherbys / MYOP

10 | FRANCE Michel Zecler : « J'y pense tout le temps »

Trois semaines après son passage à tabac par des policiers, «Le Monde» a rencontré le producteur de musique

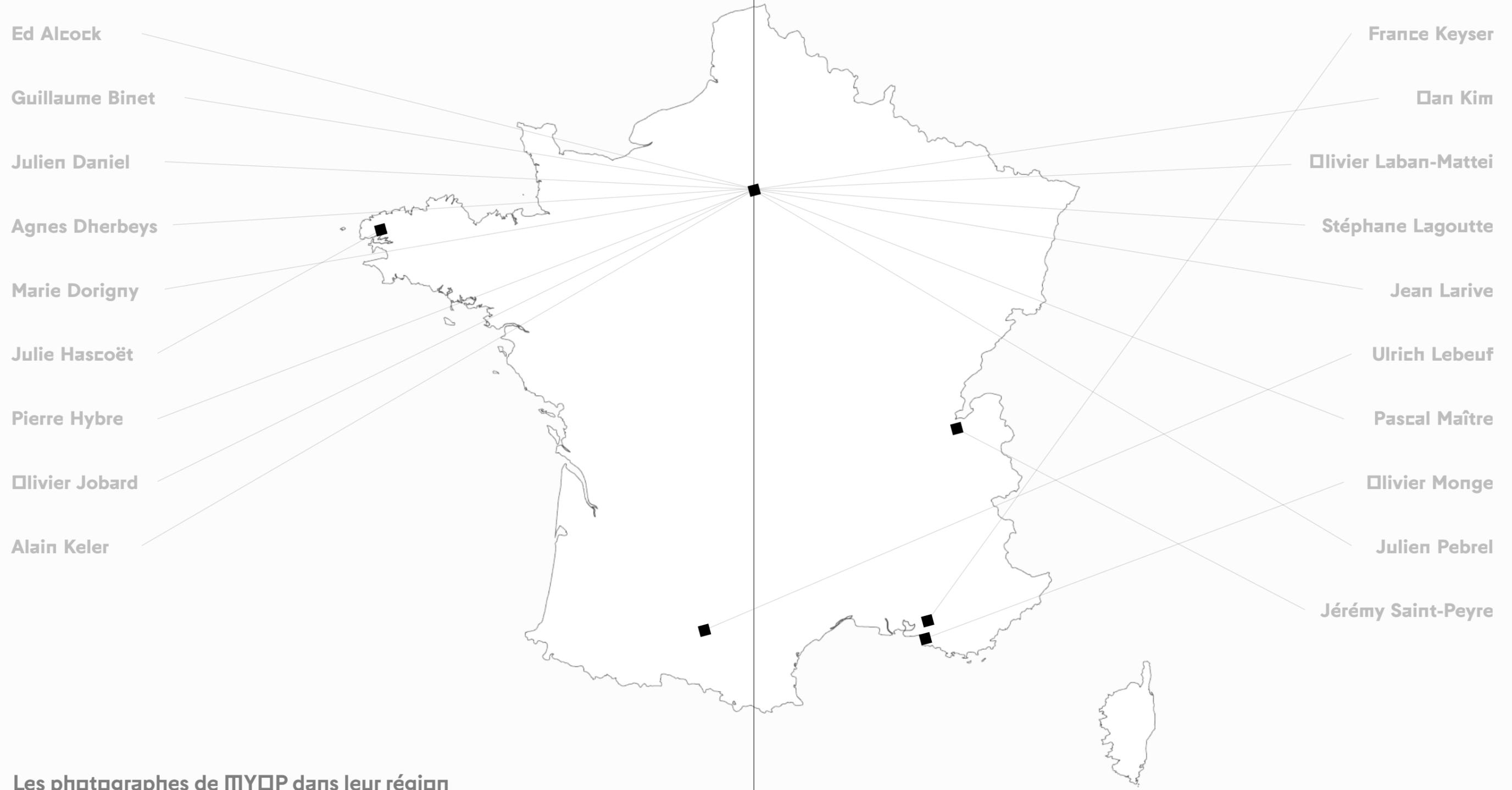


Le Monde © Ed Alcock / MYOP



L'Obs © Ed Alcock / MYOP

'MYP in' France



Les photographes de MYP dans leur région



‘ΠΥΡ in’...

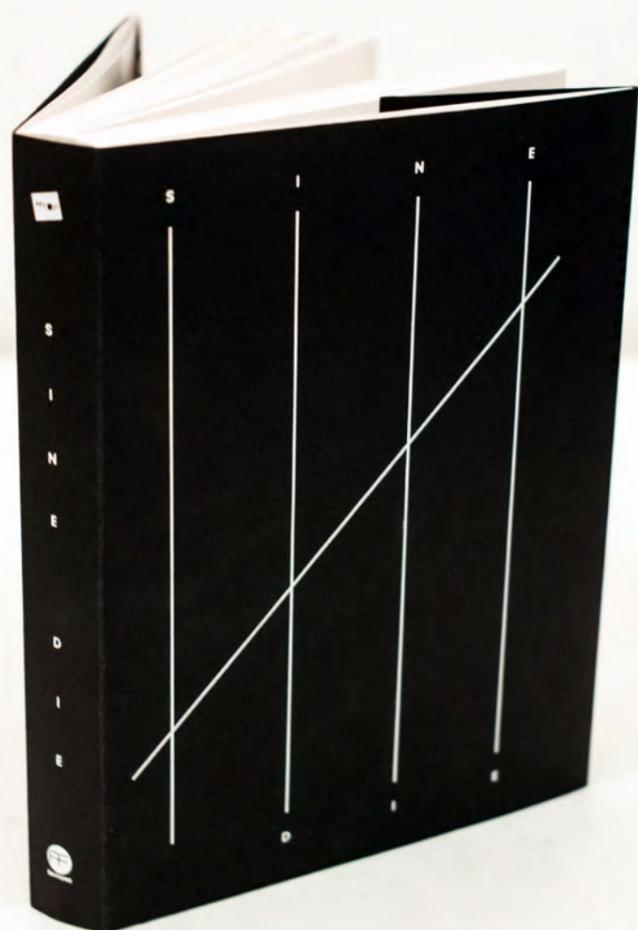


La carte est amenée à évoluer au fil des semaines.
N'hésitez pas à la consulter régulièrement.



SINE DIE

Le livre du confinement des photographes de MYOP



En vente sur Big Cartel

Agence MYOP

15, rue de l'aqueduc, 75010 Paris

Responsable éditorial

Antoine Kimmerlin

Contact

06 33 12 02 19
bureau@myop.fr

www.myop.fr

Instagram : [agencemyop](https://www.instagram.com/agencemyop)
facebook.com/myop.agence

What's Up

Directeur de publication

Olivier Laban-Mattei

Rédacteurs en chef

Guillaume Binet,
Alain Keler, Olivier Laban-Mattei

Rédacteurs dans ce numéro

Guillaume Binet, Julien Daniel, Agnes Dherbeys,
Julie Hascœt, Olivier Jobard, Alain Keler,
Olivier Laban-Mattei, Julien Pebrel

Secrétaire de rédaction

Ileana Epszajn

Design, édition et mise en page

Olivier Laban-Mattei

Contact : whatsup.myop@gmail.com

